

Pôle Sud, documentaires scéniques d'Anaïs Barbeau-Lavalette
et Émile Proulx-Cloutier

Sylvain Lavoie

Number 259, Winter 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84990ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, S. (2017). Review of [*Pôle Sud, documentaires scéniques* d'Anaïs Barbeau-Lavalette et Émile Proulx-Cloutier]. *Spirale*, (259), 66–68.

L'étoile de la rue Panet

Par Sylvain Lavoie

PÔLE SUD, DOCUMENTAIRES SCÉNIQUES

Production, texte et mise en scène

*d'Anaïs Barbeau-Lavalette et Émile Proulx-Cloutier **

En 2007, j'assistais au film *Le ring*, au feu cinéma Ex-Centris, fasciné par le découpage visuel du quartier Hochelaga-Maisonneuve qu'Anaïs Barbeau-Lavalette avait opéré, notamment en prenant soin de constamment baliser, il m'avait semblé, sa limite ouest par l'édifice de la Sûreté du Québec ; le bâtiment de verre, telle une vigie, figurait une frontière aussi physique que symbolique.

L'image a ressurgi dans mon esprit, en mai dernier, à Espace Libre où j'ai découvert *Pôle Sud*, de la même réalisatrice - en partenariat avec Émile Proulx-Cloutier, qui en signait la mise en scène. Le spectacle s'ouvrait avec des projections, sur le béton de l'ancienne caserne 19, d'archives de Montréal, et en particulier de la construction de la Maison de Radio-Canada qui a nécessité de nombreuses expropriations dans le « Faubourg à m'lasse » ; depuis la fin des années 1960, l'immeuble élevé à une extrémité de la courte rue Panet surplombe le Centre-Sud.

En fait(s), on voulait remémorer, d'entrée de jeu, les aléas subis par une population charriée au gré d'imposants chantiers liés à la modernité, mais aussi d'événements plus tragiques, telle cette fameuse fin de semaine de l'automne 1974 lors de laquelle des centaines de logis ont disparu dans les flammes à cause d'une grève des pompiers. Le destin des huit individus ayant pris part à ces *documentaires scéniques* se verrait marqué au fer rouge des coups qu'a endurés leur entourage des décennies durant, insistait Proulx-Cloutier lorsque je me suis entretenu avec lui.



Pôle Sud, documentaires scéniques®
Photo : Pedro Ruiz

Pôle Sud constitue le « Spectacle de quartier » inaugural d'Espace libre, initiative visant à annuellement – en octobre ce fut *Album de finissants*, texte de Mathieu Arsenault adapté et mis en scène par Anne Sophie Rouleau – « *offr[ir] une expérience intime des arts vivants à nos voisins et donne[r] un territoire d'exploration à des artistes qui ont à cœur de dialoguer avec le citoyen* », expliquait Geoffrey Gaquère, directeur artistique et codirecteur général, dans le programme qui annonçait également : « *POUR LA PREMIÈRE FOIS sur la scène d'Espace Libre / Des hommes des femmes du quartier Centre-Sud* ». On me corrigera si je me trompe, mais le Nouveau Théâtre Expérimental, qui loge à la même enseigne, n'avait-il pas créé, cinq ans auparavant, *Zoo 2011*, production qui ne comptait, selon

son site, « *pas d'acteurs professionnels, que des personnes issues de la communauté* » ?

Sera-t-on interloqué par cet oubli... puisqu'au moment où le NTE, pourtant « *toujours en quête de nouveaux défis* », a présenté *Animaux* (mars 2016), aucun concepteur ni média n'a jugé pertinent de mentionner que la compagnie, en 1977, se bricolait déjà un premier Zoo – apparemment nauséabond et déjanté à souhait – dans lequel, au second étage de la maison Beaujeu sur René-Lévesque, les Ronfard et Cardinal, « à poil », côtoyaient entre autres des petits cochons, des cailles et des poissons rouges, alors qu'un autre comédien – celui-là déguisé en « *ours polaire des changements climatiques à venir* » – saluait à la sortie du déambulatoire les

visiteurs qu'un Gravel avait accueillis en les traitant de « *boudin* », selon les archives du NTE ?

Je souligne la chose moins pour rappeler à quel point le beau milieu souffre parfois d'amnésie que pour effectuer un rapprochement, sans doute délicat, entre les natures de ces projets ; cela pour féliciter Barbeau-Lavalette et Proulx-Cloutier d'avoir évité l'écueil immense qui les guettait : celui de vouloir montrer une certaine faune humaine – ce qui aurait pu ressembler à un *freak show*. Écarté, donc, le désir de sensationnalisme, et aussi la possibilité de malaise qui aurait dérivé du mauvais jeu de non-acteurs. Le metteur en scène d'affirmer, dans cette optique, que *Pôle Sud*, « *c'est le contraire du cirque : il faut qu'on se sente en sécurité* ». Pour ce faire, on a invité les cinq femmes et trois hommes à s'adonner à leurs activités quotidiennes pendant qu'on entendait des extraits de leurs témoignages préalablement recueillis par Barbeau-Lavalette, bref on s'est assurés qu'ils aient sans cesse les mains occupées.

Voir, faire, parler

Deux fois plutôt qu'une glisse-t-on des archives aux gens, c'est-à-dire de ressources plastiques tirées d'un passé immuable qu'on met en tension avec la présence active d'êtres qui deviennent, de ce fait et en même temps que nous, un peu témoins d'eux-mêmes. Cela se manifestera, par exemple, lorsqu'au détour de quelques mots qui font s'esclaffer les spectateurs, Johanne, visiblement surprise de son potentiel, esquissera un sourire complice en passant son gros balai de concierge d'école.

Il y en aura plusieurs, de ces paroles inattendues – je pense entre autres à Serge qui, revenant sur le jour où il a sauvé la vie de son père en train de se noyer, ajoutera : « *Ma mère m'en a toujours voulu...* » –, ponctuées par celles d'enfants qui sont plus dérangeantes encore – que dire de cette petite voix qui explique que « *les pauvres marchent comme*



des animaux » ? – et qui se veulent probablement l'écho d'accusations captées dans le *grand monde*.

À l'instar de *Je ne sais pas si vous êtes comme moi* – « balade à travers les parcs et les piaules » du même secteur qui avait pour mission « d'aller au-delà de l'information et des préjugés pour rencontrer un monde dans toute sa vérité », écrit-on dans la brochure du festival de 2005 –, présenté au programme de la 11^e édition du FTA première mouture, *Pôle Sud* ouvre un questionnement sur nos représentations du Centre-Sud et la manière d'en parler. À commencer par le choix des citoyens ici convoqués, qui habitent ou travaillent certes dans ce quartier, mais dont les existences ne demeurent pas moins des tableaux séparés. À cet effet me revient en tête l'appel de Jacques Rancière, dans *Le spectateur émancipé*, à « s'interroger sur cette idée que le théâtre est par lui-même un lieu communautaire. Parce que des corps vivants sur scène s'adressent à des corps réunis dans le même lieu, il semble que cela suffise à faire du théâtre le vecteur d'un sens de communauté, radicalement différent de la situation des individus assis devant une télévision ou des spectateurs de cinéma assis devant des ombres projetées. Curieusement, la généralisation de l'usage des images et de toutes sortes de projections dans les mises en scène théâtrales ne semble rien changer à cette croyance ».

Quand François, genre de Dexter québécois – il analysait le sang sur les scènes de crime, là s'arrête la comparaison –, ou encore les jeunes jumelles Vanessa et Mélissa se racontent, ils le font bien entendu en situant leur itinéraire sur un certain territoire. Cependant, ce qu'ils tracent permet surtout de prendre acte de leur singularité : voilà le véritable espace qui se déploie. De même lorsque Cybelle, attablée avec un bouquin, relit la trame troublante de sa vie.

Cela dit, je dois m'éloigner brièvement de Rancière dans la mesure où sa « communauté émancipée [...] de

conteurs et de traducteurs » en est une du présent : son spectateur est toujours déjà là, essentiellement, sinon il n'y aurait pas de spectacle. Or, *Pôle Sud* a justement été créé parce que « le théâtre, comme lieu physique, se tourne rarement vers son propre milieu de vie. Et, trop souvent, son voisinage le lui rend bien », écrit le metteur en scène dans le programme. Le dessein de Barbeau-Lavalette et Proulx-Cloutier consistait, d'abord et avant tout, à aller chercher le citoyen afin, par la suite, de « reformuler les rapports établis entre voir, faire et parler », pour citer encore le philosophe français.

« Faire une belle place à l'ombre »

Retour aux points de départ – donc aux titres – parce que le pôle marque une extrémité, celle d'un axe autour duquel le monde est censé tourner. En entrevue, on m'assura qu'il ne s'agissait pas de « démoniser la tour » – et je le crois. Or, puisqu'elle apparaît dès les premiers instants de *Pôle Sud*, je vois dans la grande Maison de Radio-Canada un élément-clé pour évaluer la portée de cette création.

On sait avec quelle arrogance on a procédé au dépouillement de quelque 5000 personnes pour ériger ce géant brutaliste qui, tel un phare, apporterait un peu de lumière sur l'un des quartiers les plus sombres de la métropole. Malheureusement, on sait également quelle(s) image(s) le diffuseur public projette désormais : de repère à repaire de mouches à feu, la tour incarne aujourd'hui l'agonie de l'art, la société d'État s'étant visiblement donné comme défi d'entrer en compétition, en termes de contenu culturel, avec les chaînes commerciales.

Souvenons-nous qu'au dernier gala Artis, le victorieux Éric Salvail déclarait : « Certains intellectuels regardent le divertissement de haut... Ça me tape sur les nerfs. Parce que le divertissement, c'est important, à la télé. C'est nécessaire. Ça fait du bien au monde. » À peine deux semaines plus tard – plus précisément le jour où *Pôle Sud* prenait l'affiche –, on

réagissait, dans *Le Devoir*, à l'annonce d'« une émission de Radio-Canada réunissant des vedettes et des gens ordinaires », le tout animé par Véro qui promettait « de la télé pur bonheur, du feel good ». À Espace Libre, par contre, on a convié sur le plateau des « gens fascinants au destin hors du commun », non pas parce que c'est à la mode – et donc que ça garantit de l'auditoire –, mais comme pour pouvoir (se) demander : Qu'est-ce que ces gens peuvent faire au théâtre ?

À l'opposé des innombrables manifestations culturelles actuelles où l'insignifiance permet d'atteindre la célébrité, les « documentaires scéniques » d'Anaïs Barbeau-Lavalette et Émile Proulx-Cloutier ont réussi à « faire une belle place à l'ombre », pour reprendre les mots de ce dernier. David contre Goliath nouveau genre, leur exploration formelle, en médiatisant de la sorte ces gens pas tout à fait ordinaires, a réactivé le potentiel d'une présence passant par une connaissance sensible, mettant du coup en échec, si besoin était, la valeur des entreprises de plusieurs philistins constamment sous le feu des projecteurs.

Le tout est rendu possible aussi grâce à l'évocation de Denis Vanier descendant dans une librairie sur Ontario afin d'y entendre s'envoler ses poèmes, notamment, ou à la (re)découverte de Jackie Star – « la Madame d'la rue Panet », pour les intimes –, une des premières personnes transgenres au Québec. Bref, « juste du p'tit monde qui font ce qu'ils peuvent. C'est simple mais noble en même temps », reconnaîtra Marc en guise de conclusion à ce spectacle éloquent qui fera l'objet d'une reprise à Montréal au printemps 2017. ■

* *PÔLE SUD, DOCUMENTAIRES SCÉNIQUES*. Spectacle d'Anaïs Barbeau-Lavalette (recherche et entrevues) et Émile Proulx-Cloutier (conception et mise en scène). Avec des habitants du quartier Centre-Sud : Cybelle, François, Jackie, Johanne, Marc, Mélissa, Serge et Vanessa. Équipe : Martyne Morin, Catherine Van Der Donck, Jocelyn Lauzon (prise de son) ; Mélanie Chicoine, Michel Cordey (montage des entrevues) ; Nicolas Basque, Ilyaa Ghafouri (conception sonore) ; Louis Chevalier-Dagenais (montage des archives) ; Annette Gonthier (recherche) ; Catherine Comeau (assistance à la mise en scène) ; Karine Galarnéau (décors, costumes et accessoires) ; Lucie Bazzo (éclairages) ; Catherine Fournier-Poirier (assistance aux éclairages) et Dominic Dubé (direction technique son et vidéo). Présenté à Espace Libre, à Montréal, du 10 au 21 mai 2016.